



Gérard Cartier

Autoportrait aux cent visages

C'est nous les Modernes de Franck Venaille
(Flammarion, 2010)

Le lecteur Venaille, en invitant ici les poètes qui comptent pour lui, ceux qui l'ont formé ou qui l'accompagnent (plusieurs, mieux que de simples commensaux, sont des compagnons de vie), nous livre bien autre chose qu'une recension. Certes, le livre vaut aussi pour la diversité de ses goûts qui vont, pour ne citer que quelques contemporains parmi la petite centaine de poètes évoqués, de Jean Ristat à Claude Royet-Journoud et de Philippe Delaveau à Pascal Commère. Ces brefs portraits littéraires, tracés dans un format régulier (une page et demi), sont de ce fait une invite à se retremper dans des poètes familiers, dont Franck Venaille signale en quelques traits incisifs ce qui les lui rend proches, et une incitation à découvrir ceux qui nous avaient jusqu'ici échappés – qui se souvient encore de Pierre Morhange ? C'est le charme de ces guides de voyage en Poésie de nous ramener, dans une lumière parfois inaccoutumée, vers des paysages familiers ou, au contraire, de nous conduire dans des territoires que nous avons jusque là négligés : et nous voilà à chercher sur les planches de nos bibliothèques de vieux livres oubliés, dont on s'était promis autrefois, au vu de la 4^e de couverture (« *Pierre Morhange dont la poésie est une des clés de l'avenir* » Paul Éluard), de s'en emparer bientôt, et dont on retrouve à sa lettre le fragile volume, défraîchi mais vierge, sous le timbre PJO (Pierre Jean Oswald) qui estampille aussi tant de noms qui étaient alors presque inconnus : Paol Keineg, Maurice Regnaut, Bernard Vargaftig, et un certain Franck Venaille...

Mais le dessein de Venaille n'était pas d'ériger un panthéon de la poésie « moderne », ni même sans doute, comme semble le suggérer un titre un peu provocateur, d'exclure les absents. Pour s'en tenir aux anciens *modernes*, à côté de Laforgue et de Verlaine, d'Aragon et de Jouve, de grands noms manquent, qu'on s'attendrait pourtant à voir paraître sous sa plume. Dans ce titre, ce qui compte, me semble-t-il, c'est le « *C'est nous* ». Ne lit-on pas pour se trouver ? Plus qu'à un parcours anthologique, le recueil nous convie en effet à un voyage en Venaille. Non que ses compagnons de plume lui servent de prétexte : mais on sent souvent, entre eux et lui, une telle proximité affective, une communauté de sentiments, limitée parfois à un trait presque marginal (les chevaux !), que ces portraits nous livrent par fragments l'image de Franck Venaille lui-même. Parmi ces poètes, plus insistante que toutes les autres, la présence des nordistes, en particulier des flamands de langue française : Maeterlinck, Della Faille, Werner Lambersy, etc. Le plat pays, les ciels gris, les fleuves lents, la mer sans bord, voilà le paysage mental de Franck Venaille : « *J'ai décidé d'être né à Ostende, de l'union du sable et de la mer* ». Une Flandre adoptive où vous saisit « *l'inquiétude qui naît dans les grandes plaines de l'Est, la douleur qu'elles propagent, le sentiment absurde que la détresse est à l'angle de chaque chemin* ». Cet accord du sentiment et de la géographie, n'est-ce pas ce qui nous touche au plus haut point dans *La Descente de l'Escaut*, ce livre de l'errance et de la maladie, l'un des plus beaux livres de poésie des dernières décennies ?

Un autoportrait donc, à cent visages. Le livre est semblable à ces dispositifs à métamorphoses dont nul ne sait me dire le nom, ces panneaux de bois peints que l'on dressait autrefois dans les foires, présentant un personnage acéphale en habits d'époque, à qui le badaud était invité à donner sa tête, le temps de sentir revivre en lui le grand disparu – sauf qu'ici ce serait plutôt le contraire : le visage et les habits tour à tour de cent poètes, mais sous le front, sous le gilet, un peu de la pensée et des sentiments de Venaille. Autoportrait en jeune Aragon : « *...une immense sensibilité dont, parfois, le mécanisme se dérègle...* » ; en vieux Cocteau : « *...un de ces moments où l'écriture travaille tant le corps qu'il faut que celui-ci stoppe sa marche et se repose* » ; en Jouve : « *Mais de quoi est-il coupable ? Tout simplement d'être né !* » ; en Pascal Commère : « *...son regard est celui d'un voyant qui passe sa vie d'homme à fuir les souvenirs de l'enfant qu'il fut...* » ; en Martine Broda : « *...en plein cœur du cyclone lyrique tel qu'il nous apparaît aujourd'hui : relié à l'enfance, au sentiment de solitude...* » ; en Pierre Morhange : presque tout...

Au-delà de ces confidences déguisées, Franck Venaille revient, dans plusieurs textes, sur sa naissance à l'écriture (à travers un beau portrait de Georges Mounin, qu'il considéra comme « *son père* »), sur les livres fondateurs (*L'âge d'homme* de Michel Leiris, par exemple, qui lui fut un roman d'apprentissage, ou le terrible *Ils* d'Adamov), et sur les revues qu'il a fondées ou côtoyées. Il s'y explique aussi sur son art poétique – ses arts poétiques, devrait-on dire, car Franck Venaille souligne la césure dans son œuvre entre les recueils du début, marqués par une puissante attraction du réel (« *...une question me hantait : (...) installer le réel dans l'art ! Je croyais aux emprunts, au rassemblement d'images emblématiques.* »), et les livres de la maturité, plus intérieurs, habités par la douleur et une inguérissable nostalgie de l'enfance, écrits, nous dit-il, *en venaille* : « *Ainsi chaque jour je mets de côté les mots qui me serviront ensuite à écrire sur tout ce qui me ronge, me bouleverse, fait de moi ce blessé qui n'abdique pas. Il faut fouiller profondément pour ramener les morceaux de mémoire à la surface (...) ce qui me permet chaque jour de mettre à jour la liste de mes « crimes » : obsession de la chair et de la mort, angoisse permanente d'être cet homme qui n'a pas su entièrement se séparer de l'enfant qu'il fut* ». Et au cœur du livre, on trouve cette confession émouvante, magnifique : « *Aujourd'hui je suis comme un seigneur de la guerre, vieillissant, blessé, qui désespérément cherche la manière de réconcilier la langue poétique et la paix intérieure* ». Oui, c'est aussi par la souffrance que l'on rejoint les autres.